Maylis de Kerangal: c'est l'histoire d'un coeur...

Depuis 1959, on peut être mort et avoir un cœur qui bat. Les médecins le savent depuis la 23e réunion internationale de neurologie, quand les professeurs Mollaret et Goulon ont révélé l'existence du coma dépassé: le cœur fonctionne, mais pas le cerveau - nouveau siège de la vie humaine, donc de la mort.

« Comme beaucoup de gens, j'ignorais que la définition de la mort avait changé», nous explique Maylis de Kerangal. Son roman, «Réparer les vivants», est une affaire de cœur, à une époque où le cœur n'est plus grand-chose, à peine une stupide pompe à sang transférable d'un corps à un autre.

Le livre s'ouvre sur une route du Havre. Un adolescent bien vivant, dans une camionnette, revient d'une matinée de surf. La camionnette finit contre un arbre. A l'hôpital, le corps échoue entre les mains de Thomas Rémige, infirmier coordinateur de greffe, chargé de convaincre des parents terrassés que leur fils est mort même si son cœur bat, et que son cœur pourrait aller battre dans une autre poitrine. Du Havre à Paris, dans les blocs opératoires, dans les hélicoptères qui traversent la France en urgence, Kerangal suit les étapes de la transplantation. Le cœur proustien, ce sautillant bout de barbaque, est vide: il n'y a plus qu'à observer les intermittences du muscle cardiaque.

Elle confie que l'idée lui est venue à la suite d'un deuil, dont elle ne dira rien. Le livre n'en révèle pas plus, mais elle l'estime quand même *«très personnel»,* ce qui étonne. Kerangal, c'est l'auteur tellement caché derrière son texte qu'on ne l'aperçoit presque plus. Chez elle, les personnages sont épais, autonomes. Les intrigues sont collectives. On lui demande ce que son livre a de personnel: *«Il se passe au Havre, où j'ai grandi.»*

Voilà pour l'autofiction.

"Quand je suis arrivée dans la salle d'opération..."

« D'ordinaire, je suis assez lente, mais là le travail a été très intense, poursuit-elle. *J'ai fini le livre en un an. Ça a été assez difficile. Le sujet est complexe, d'un point de vue moral, scientifique et légal, et je ne voulais pas dire d'âneries.»* A la Pitié-Salpêtrière, elle a assisté à une transplantation, menée par le professeur Pascal Leprince.

Il faisait nuit. Quand je suis arrivée dans la salle d'opération, le corps était ouvert. Ils attendaient le cœur. On avait mis l'homme en circulation extracorporelle: une machine faisait circuler le sang et l'homme était relié à un gigantesque réseau de tuyaux étiquetés, avec un code couleur. Cet homme, c'était sa seconde greffe, son troisième cœur. L'équipe était très inquiète. Quand ils ont posé le cœur, ils l'ont électrochoqué, mais ce n'est pas comme un moteur, ça ne part pas tout de suite. Ils criaient: "Feu!", ce qui est complètement dingue. Puis tu vois l'organe se contracter, petit à petit, dans un silence de mort. Ça a été la nuit la plus intense de ma vie.

On retrouve là sa grande affaire: l'épopée contemporaine, technique, collective. Kerangal invente le roman social-démocrate. Dresser un gigantesque pont suspendu comme dans «Naissance d'un pont», greffer un cœur: elle prend ces affaires-là très au sérieux. Elle sourit: *«On me dit souvent que j'ai un indécrottable esprit de sérieux.»* Elevée dans une famille catholique (elle précise: *«pratiquante»*), elle a eu la foi, l'a perdue, mais continue à se demander ce que c'est qu'un saint.

Par l'Agence de la Biomédecine, j'ai rencontré un infirmier coordinateur de greffe. J'ai été impressionnée. En plein drame, face à des gens endeuillés, il doit recueillir un consentement pour vider le corps d'un fils ou d'une épouse, et sauver d'autres vies. C'est un processus extrêmement violent: sur un corps, on peut tout prendre. Les cornées, la peau, les veines. Deux tiers des gens refusent. Lui, il sait que, derrière, il y a une grave pénurie de greffons, que des gens attendent. Il y a là une forme d'héroïsme discret qui me semble beaucoup plus intéressante que certaines figures spectaculaires dont on nous parle sans cesse.

"Le cauchemar de la pensée, c'est 'Desperate Housewives'"

Comme ses personnages, elle considère que la grâce, c'est de bien faire son travail. Mère de quatre enfants, elle écrit *«sur le temps scolaire»,* dans une chambre de bonne. Elle s'immerge dans ses sujets avec sincérité, récuse aussi bien la radicalité facile que la petite ironie bourgeoise:

Le sens du bon mot, l'esprit français, je n'ai pas ça en magasin. Je cherche à

décrire les choses telles qu'elles se manifestent. Je n'aime pas la complexité gratuite. Pour moi, le cauchemar de la pensée, c'est "Desperate Housewives": la ménagère psychorigide qui est secrètement salope au lit, l'idée que les apparences sont forcément trompeuses, les tricotages psychologiques grossiers. Tout n'est pas mensonger, ça n'est pas vrai, et puis n'est pas Henry James qui veut.

Elle passe son écriture à la centrifugeuse, mêle la poésie et l'action, le discours technique et la langue orale, sans perdre de vue qu'un roman doit raconter quelque chose, *«racler la réalité»,* sous peine de devenir prodigieusement ennuyeux. Dans le paysage littéraire français, c'est rafraîchissant, et ça marche. «Naissance d'un pont» a obtenu le prix Médicis en 2010. Le livre était dense: il s'est vendu à 100.000 exemplaires.

Ça a tout changé. Un film est en préparation. La première année, j'ai enchaîné les sollicitations, au point de ne plus pouvoir travailler: dans la même semaine, tu fais une lecture en prison, une rencontre dans une médiathèque rurale, puis un salon très chic à Jérusalem ou des conférences en Chine.

Sarkozy l'a invitée à l'Elysée. Elle n'y est pas allée. *«Non que Sarkozy soit Satan. Mais je voyais mal ce que je pouvais faire là-bas.»* Puisqu'on parle de Sarkozy: elle a gagné plus. *«Les précédents se vendaient bien, mais ne me permettaient pas de vivre. "Naissance d'un pont", c'est autre chose. J'ai adoré gagner cet argent. Ce n'est pas une question anodine.»*

En septembre dernier, elle a reçu un coup de fil de Gallimard. On lui a proposé d'y intégrer le très prestigieux comité de lecture. Elle qui est publiée chez Verticales, le laboratoire à fiction de la maison, elle qui travaille ses phrases façon Claude Simon, la voilà qui siège à la table ronde où se décide le sort de la littérature *mainstream,* réaliste et goncourable.

Trahison ? *«Je ne vois pas pourquoi un écrivain devrait préférer la marge. J'aime bien l'idée d'être dans la matrice. Antoine Gallimard m'a demandé de lire, sans m'occuper du potentiel commercial des textes. Je porte la casaque Verticales, dont je suis très fière. On verra comment ça se passe sur la longue durée.»* Les systèmes ont un cœur: elle est dedans.

David Caviglioli

» Revenir à la Une de BibliObs

Source : "le Nouvel Observateur" du 2 janvier 2014.